



Faire Face : à quoi et comment ?

L'expérience du Centre psychiatrique Saint-Bernard à Manage

L'hôpital psychiatrique n'a pas échappé à la crise du coronavirus. Tout comme les autres institutions de soins en santé mentale, tout s'est arrêté le 13 mars dernier. Les admissions ont été mises au ralenti, presque à l'arrêt, sauf pour les situations les plus urgentes nécessitant des mises en observation (au sens de la loi de 1990 dite de "protection de la personne malade mentale").

C'est au début de l'été que le CRéSaM a rencontré la psychiatre Frédérique Van Leuven, exerçant à l'hôpital psychiatrique Saint-Bernard à Manage.

Une montée des admissions sous contrainte durant le confinement

Après les premières semaines de confinement, les équipes ont vu arriver des situations familiales catastrophiques. Des situations familiales où les parents et les enfants étaient en situation de vase-clos. Des tentatives de suicides, des consommations d'alcool excessives... On peut dire qu'il y a eu des rechutes pendant la phase de confinement.



▶ **Regarder la vidéo**

En confinement, il y a eu très peu d'admissions sur base volontaire. « L'hôpital psychiatrique est un milieu très communautaire, on a donc limité un maximum les admissions. Par contre, les personnes ont continué à arriver via les mises en observation (M.E.O.). Aux mois d'avril et mai, il y a eu 50% d'admissions M.E.O. en plus par rapport à 2019. Ce chiffre a d'ailleurs été corrélé un peu partout en Wallonie dans les autres hôpitaux, sauf exception ».

Faute de suivi continu, assidu, des personnes déjà suivies par ailleurs ont décompensé. « Mais les admissions via la mise en observation ont aussi concerné des professionnels qui ont décompensé », souligne Frédérique Van Leuven.

Le docteur Van Leuven pointe un élément intéressant dans cette crise. « Nous avons dû faire sortir des patients plus tôt aussi. C'est intéressant car la mise en observation, c'est une expérience de type carcéral, sous contrainte d'un juge, similaire au fait d'être emprisonné même si les conditions ne sont pas les mêmes. Nous avons pris des risques, et le risque peut être intéressant ».

Certains patients allaient mieux en confinement

Si on se réfère aux patients de l'hôpital de jour, à la question de savoir comment se porte leur santé mentale, il y a deux types de réponse possibles. À côté de toutes les personnes qui ont souffert de l'isolement et du contexte, il y a aussi des patients qui ont été mieux pendant la phase de confinement. *« Ils nous disent qu'il y avait moins de pression, moins de gens dans les rues, moins de gens dans les magasins, moins de bagnoles, moins de pression dans les relations sociales. Un patient m'a dit un jour : ' Maintenant, je connais tous mes voisins ! On se parle au-dessus de la haie !' D'autres patients m'ont dit : 'enfin, on n'est plus les seuls, ils vont se rendre compte de ce que c'est d'être confiné chez soi par la maladie ' . Ces patients ne nous éclairent-ils pas sur une expérience collective de la souffrance, quelque part ? »* Le docteur Van Leuven nous explique par ailleurs que ce sont ces mêmes patients qui ont mal vécu le déconfinement. *« Choqués de voir à quel point les personnes ont vite repris leurs anciennes habitudes : plus de bagnoles, manger moins local, plus imprudents ... »* Pour ces personnes, le retour à la vie d'avant semble constituer une véritable angoisse.

La crise a révélé des fractures existantes... et des ressources insoupçonnées

La crise a révélé beaucoup de fractures. Comme disait Freud : *« si vous jetez un cristal par terre, il va se briser mais pas de n'importe quelle façon ; les lignes étaient invisibles mais déjà présentes dans le cristal »*. La crise a révélé les failles existantes, dans les magasins, la société, les hôpitaux. Mais elle a révélé beaucoup de ressources aussi. *« C'est passionnant de voir à quel point ça a renforcé notre investissement. Je pense au service civil où des jeunes se sont mobilisés dans les hôpitaux. À l'hôpital de jour, les patients ont fait plus de 1000 masques ! Il y a eu des ressources et de la créativité insoupçonnées en chacun.e. Cette crise va aussi nous obliger à aller à l'essentiel, à supprimer les réunions non-essentiels par exemple. Ça nous recentre. Sur l'essentiel dans la vie aussi »*.

Des combats seront à mener !

Frédérique Van Leuven nous invite à mener des combats : *« Quand on voit la précarisation de certaines personnes, au niveau politique il y aura du travail à faire. Bien que les ressources soient disponibles, il faudra renforcer les soins en santé mentale, car la précarisation financière s'accompagne toujours de problématiques de santé mentale. Il faudra faire avec les ressources de la société mais le citoyen ne peut pas tout faire sans aide au niveau de l'état »*.

Un autre combat à mener sera aussi celui de "vivre avec le virus". Depuis le début du confinement jusqu'à ce début du mois de juillet, les groupes thérapeutiques "familles" n'ont pu avoir lieu au sein du service. Rassemblant d'ordinaire les patients et les familles qui le souhaitent avec des intervenants de l'hôpital, ces groupes ont pour vocation d'être de véritables ressources pour le patient mais aussi pour son entourage. Les expériences s'échangent et les points de vue se croisent. Un lieu de parole libre et volontaire. C'est dire si ce jeudi 9 juillet, au moment où se termine notre entretien sur le parvis de l'hôpital, le docteur Van Leuven se réjouit d'être le soir pour *« retrouver le groupe famille dont je n'ai plus pu faire l'expérience depuis des mois »*. Le lendemain matin, on se recontacte et elle me confie que : *« les familles présentes n'ont pas tellement changé par rapport à d'habitude. On retrouve au contraire des situations déjà connues, mais qui se sont aggravées avec le confinement »*. Un indicateur de cette précarisation psycho-sociale grandissante due au confinement ? Il nous faudra écrire la suite !